

LA QUINZAINE MUSICALE

Il désignait particulièrement le début d'*Asie* dans *Shéhérazade* (la Goëlette), puis *l'Indifférent* dans le même recueil, le *Martin-Pêcheur* dans les *Histoires Naturelles* et la fin du *Grillon*. Calvocoressi aurait ajouté volontiers le mouvement lent du *Quatuor à cordes* et *Oiseaux tristes*, — *Oiseaux tristes*, cette pièce magnifique que, lorsqu'il venait de la composer, Ravel s'évertuait à jouer et à rejouer à ses amis sans que ceux-ci parvinssent, malgré leur bon vouloir, à en saisir la beauté. J'indiquerais encore, pour ma part, *la Belle et la Bête*, dont l'impression me paraît déchirante et le *Jardin féérique*, tout de délicieux ravissement. Ce qui ne veut pas dire que Ravel ne peut se montrer ailleurs émouvant. Mais ce sont là endroits privilégiés. Et partout quelque sensibilité anime et « construit » cette musique parfaite.

Perfection accablante d'infailibilité. Mozart lui-même n'est pas toujours si parfait.

Perfection d'une grâce infiniment sensible, fort éloignée de la froide correction des académiques. Grâce qui nous émeut, quand même la musique n'aurait rien d'autre à dire que sa perfection même.

Donc, malgré les cadres étroits où il enferme son langage, malgré les règles minutieuses auxquelles il l'asservit et qui ont pu le faire paraître étriqué lorsqu'il n'était point encore compris, Ravel sait murmurer à notre cœur les mots secrets qui le touchent d'une blessure vive et pénétrante. Comme Couperin, son modèle et son maître, sous les dehors d'une indifférente politesse et d'une souveraine mais impassible distinction, il cache l'ardeur d'une âme à sa façon sensible et passionnée, et ce n'est point seulement par son adresse que son art est grand.

*
* *

Maurice Ravel ne fut pas seulement un incomparable musicien ; il fut aussi un beau caractère.

Réservé, secret, distant avec les importuns, il était capable du plus extrême dévouement à ses amis et de toutes les bontés pour de jeunes artistes qu'il jugeait dignes d'être aidés.

C'était un homme courageux. Il s'engagea comme volontaire pour faire, avec les autres Français, la guerre.

C'était un homme fier. Il refusa tous les honneurs, et particulièrement le ruban rouge qu'on lui offrait vainement. Il ne fut pas de l'Institut.

Il manifestait une remarquable liberté d'opinion et n'en sacrifia jamais rien pour ménager sa réputation ou son succès. Il s'imposait par la force de son génie, mais aussi par l'ascendant de cette dignité inébranlable. Il y a, de par le monde, bien peu d'artistes de cette trempe.

Paul LANDORMY.

NOS SUPPLÉMENTS MUSICAUX

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encartés dans ce numéro : *Sous ces pavots...* et *De nos vergers...*, de Maurice JAUBERT, extraits du recueil *Le Tombeau de l'Amour*, sur des poésies de C.-A. DEMOUSTIER, pour les abonnés au 3^e mode. Et *Cinq Bagatelles* (n^o 5) de Marius-François GAILLARD, pour les Abonnés au 2^e mode. Les abonnés au 4^e mode recevront simultanément ces deux suppléments.

Opéra. — *Oriane et le Prince d'Amour*, tragédie dansée en deux actes, d'après un poème de M^{me} Claude SÉRAN ; musique de M. Florent SCHMITT.

Oriane-Sans-Egale est, au XIV^e siècle, à l'époque des troubadours, célèbre à travers le monde. Sa réputation de beauté attire dans son château, en Avignon, des soupirants innombrables. Pourtant, Oriane n'a jamais aimé. Curieuse d'amour, mais sensible seulement aux promesses mystérieuses de son propre rêve, elle est indifférente jusqu'à la cruauté à l'égard de ses amants successifs. Elle goûte, au milieu de la tendresse équivoque de ses suivantes, la sensualité libertine que lui donne le Poète. Elle l'abandonne, pour répondre à l'appel d'un Marchand mongol qui représente pour elle l'enchantement de l'Orient et de ses légendes. Le Marchand tue le Poète qui veut s'interposer. Oriane le fait alors chasser par ses valets. Puis surgit le Prince d'Amour, dont Oriane, sans jamais l'avoir vu, reconnaît le premier appel. Perdant tout souvenir du passé, elle croit retrouver sa pureté native. Mais le passé impitoyable est évoqué par la tache de sang qui subsiste à l'endroit où a succombé le Poète. Le Prince sent que son amour meurt, et il disparaît. Oriane, au cours de la Fête des Fous — dont l'un, qui n'est autre que la Mort, l'entraîne dans une ronde diabolique — tombe, en tendant les bras vers l'amour évanoui.

Le 12 février 1937, la partition de ce ballet fut exécutée sous le titre *Oriane-la-Sans-Egale* à l'un des concerts de la Société Philharmonique. Elle produisit un effet considérable. Elle est, en effet, une des plus riches et des plus puissantes qu'ait écrites M. Florent Schmitt. On y retrouve le dynamisme extraordinaire de la *Tragédie de Salomé*. Sa force est d'abord de caractère rythmique. L'éminent musicien tire du Rythme une étonnante variété d'accents ; il fait, de nouveau, usage des mesures à 5 et 7 temps, grâce auxquelles il obtient une amplification de l'élan expressif par rapport à celui qui eût pu résulter de la régularité des mesures traditionnelles, binaires ou ternaires : de là, en grande partie, l'impression forcenée produite par la Danse des Mongols, de là aussi le caractère expansif qui se dégage de la Danse d'Amour. La puissance de l'œuvre résulte aussi de la sûreté avec laquelle sont évoqués tour à tour le burlesque et le tragique, la nostalgie et la véhémence, et, peut-être plus encore, de l'équilibre et de l'éclat sonores. La fanfare qui souligne l'entrée d'Oriane est d'une impressionnante plénitude, et le lyrisme se fonde le plus souvent dans des orgies de sonorités d'une somptuosité sans pareille.

Ce véritable chef-d'œuvre musical est accompagné, cette fois, de sa réalisation chorégraphique. Puisque celle-ci a pour auteur M. Serge Lifar, on était assuré d'avance qu'elle ne pouvait que comporter un vif intérêt. Elle n'évite pas, cependant, quelque disparité avec l'œuvre qu'avaient conçue les auteurs. Le poème de M^{me} Claude Sérans comporte une part importante de pantomime. Or, on sait que M. Serge Lifar interprète toujours celle-ci très librement, et dans un large esprit de stylisation. Mais le musicien, lui, traduit fidèlement les nuances du livret, que ce soit dans la scène initiale où le Bouffon joue avec les Valets,

ou dans celle où Oriane prend contact avec le Marchand mongol et avec le ruissellement de trésors que celui-ci lui apporte, ou dans l'action, supprimée, qui devait, sur le proscenium, accompagner l'Interlude, ou dans la scène finale, où Oriane danse un pas de deux avec la Mort qui brandit un violon et en tire à découvert des accords macabres; or, le geste ne suit jamais la musique, ce qui ne laisse pas que d'être assez décevant.

Ces flottements fâcheux sont rendus plus sensibles par un décalage général de l'ouvrage, conçu autour du personnage central d'Oriane-Sans-Egale; le Poète, le Marchand et le Prince d'Amour ayant une importance à peu près équivalente et ne constituant que trois « moments » du rêve intérieur d'Oriane. Ce personnage central, dans lequel se résume l'œuvre, devait être interprété par M^{me} Ida Rubinstein. Les circonstances ne l'ayant pas permis, on a fait choix d'une danseuse lui ressemblant, qui en est même le diminutif, avec plus de technique, mais moins d'autorité et de prestance. Cette danseuse, M^{lle} Darsonval, possède un talent remarquable. Mais ce n'est qu'une danseuse, et non une tragédienne; elle ne pouvait que se trouver éclipsée par un partenaire comme M. Serge Lifar, qui, sans effort, prend ainsi dans l'action une place que les auteurs n'avaient pas prévue. Dès lors, on fait réapparaître le Prince au baisser du rideau, ce que le poème de M^{me} Séran ne comportait pas et ce qui ne peut guère se justifier, le Prince étant parti sans idée de retour; et l'esprit de l'ouvrage se trouvant ainsi modifié, on n'hésite pas à en changer le titre!

C'est, certes, un très bel hommage rendu à un artiste qui, comme danseur, reste lui aussi « Sans Egal »; dont, comme toujours, la chorégraphie, un peu uniformément schématique, fourmille cependant, surtout pour les ensembles, de trouvailles de détail aux rebondissements incessants; qu'on ne saurait assez remercier d'avoir, à l'Opéra, créé et animé un incomparable groupe de danseurs, d'avoir porté à un haut point de perfection un corps de ballet à peu près unique au monde, d'avoir assuré le succès croissant de tous les spectacles de danse... et auquel il ne semble manquer peut-être que le don suprême de s'effacer derrière les œuvres qu'il magnifie.

MM. Serge Peretti, Goubé et Efimoff sont parfaits dans les trois rôles du Poète, du Marchand et du Bouffon. M^{lles} Kergrist, Simoni, Dynalix, Grellier personnifient avec bonheur le groupe harmonieux des suivantes. M. Chastenot se distingue par ses qualités vocales dans le rôle chanté du Jongleur.

M. Philippe Gaubert, qui a eu le rare mérite de mettre au point l'exécution de cette partition ardue, conduit avec une autorité splendide l'orchestre, qui est excellent, une importante partie chorale, et un quatuor vocal (M^{mes} Doniau-Blanc, Duval, MM. Gourgues et Noguera) incorporé dans la « fosse » et assimilé aux instrumentistes, selon l'usage qui s'est généralisé depuis quelques années, à l'exemple de *Daphnis et Chloé*, mais sans toujours se justifier autant.

Le décor et les costumes de M. Pruna sont agréablement évocateurs de l'atmosphère des Cours d'Amour. Ce n'est pas sa faute si la présentation du second tableau, généralement moins réussie d'ailleurs que celle du premier, a été simplifiée plus sans doute qu'il n'était nécessaire.

Paul BERTRAND.

LA QUINZAINE DRAMATIQUE

Théâtre Mogador. — *La Féerie blanche*, de M. Louis VERNEUIL; production Mitty GOLDIN.

Si, plutôt que d'entendre un texte qui laisse croire que l'esprit d'almanach est en décadence, vous préférez n'aller point au théâtre, abstenez-vous d'assister à cette féerie blanche. Mais si vous aimez la beauté de la danse et du patinage, si vous êtes sensible à la splendeur du corps humain, aux chefs-d'œuvre vivants qui naissent tout à coup de la vitesse et de l'équilibre, de la ligne et du mouvement, allez à Mogador! Vous y passerez une soirée qui vous émerveillera.

Je regrette donc, pour ma part, que M. Verneuil, dont je suis pourtant loin de nier l'habileté théâtrale et la fantaisie vaudevillesque, ait écrit une présentation aussi médiocre en vue d'un spectacle aussi parfaitement réussi pour les yeux.

Je regrette également que Milton, qui sait son métier, qui possède un dynamisme communicatif, qui peut faire rire toute une salle rien qu'en clignant de l'œil, n'ait pas l'occasion, dans le cours de la représentation, d'avoir une seule scène où il puisse nous donner toute sa mesure. Milton a sauvé bien des mauvaises pièces: pourvu qu'un jour, les mauvaises pièces (et les mauvais films) ne le perdent pas!

Mais, je tiens à le dire, les défauts du spectacle n'empêchent pas qu'il ne soit d'une rare qualité: la forme humaine rachète tout.

Dans la première partie de *la Féerie blanche*, nous avons surtout aimé les danses tyroliennes, les danses viennoises, les danses hongroises et l'intermède comique des Fokkers. Nous y avons applaudi également Randall, qui se transforme en personnages politiques contemporains avec un sens très remarquable du maquillage. (Ce n'est pas de sa faute si ce qu'il dit ne vaut pas la façon dont il le dit.)

Dans la seconde partie, d'un bout à l'autre, nous avons admiré des patineurs et des patineuses qui, dans leur légèreté acrobatique, nous apparaissent comme des êtres surnaturels, des esprits qui, pour se manifester à nos regards, auraient revêtu les aspects les plus aériens, les plus ailés, les plus harmonieux dans leurs élans éphémères, et le titre de la revue *Féerie blanche* se justifie par la magie de ces figures en perpétue devenir!

Félicitons Alex Nordheimer, clownesque avec tact Jacqueline et Pierrette Vives (au nom prédestiné) Egon Kment et Eried Havel, et aussi — et surtout — Raymonde du Bief, Fritzi Guillard, Maria Belita Arne Lie. Ces champions et championnes savent nous prouver que le sport peut enrichir l'art moderne d'un élément précieux que n'ignorait pas la Grèce antique l'éclosion du mouvement.

M. Robert Quinault, qui a réglé tous les ensembles a contribué pour beaucoup à leur succès.

Enfin, comme une féerie ne saurait se passer de musique, nous avons pu apprécier, une fois de plus, le talent du chef d'orchestre Fred Mélé, aussi habile pour accompagner les chanteurs que pour rythmer les danses suivre les glissades acrobatiques, et, quand il le faut, marquer les points de chute.

Marcel BELVIANES.